



La terre

Le voyageur qui longeait le lac de Lentini s'étendant pareil à un bras de mer mort, et s'avancé parmi les chaumes calcinés de la plaine de Catane, et les oranges toujours verts de Francoforte, et les gris chênes-lièges de Rescone, les pâturages déserts de Passaneto et de Passanitello, s'il demandait, pour tromper l'ennui de la longue route poussiéreuse, sous un ciel que la chaleur assombrit, à l'heure où les grelots de la litière tintent tristement dans l'immense campagne, où les mules laissent pendre ta tête et la queue, tandis que l'homme chante un mélancolique refrain pour ne pas se laisser vaincre par le sommeil de la malaria : «À qui est-ce ici ?», il s'entendait répondre : «À Mazzarò.» Aux abords d'une ferme aussi vaste qu'un bourg, avec ses entrepôts aux dimensions d'église, ses poules donnant à l'ombre du puits, et les femmes qui mettaient la main devant les yeux pour voir qui passait : «Et ici ? — À Mazzarò.»

Et vous continuiez votre route, tandis que la malaria alourdisait vos paupières, un aboiement soudain vous réveillait près d'une vigne sans fin qui couvrait la colline et la plaine, immobile, comme aplatie sous le poids de la poussière ; et le gardien, couché à plat ventre sur son fusil, au bord du ravin, soulevant sa tête ensommeillée, ouvrait un œil pour voir qui approchait : «À Mazzarò.»

Venait ensuite une oliveraie épaisse comme un bois, où l'herbe jamais ne poussait, et où la récolte durait jusqu'à fin mars : les oliviers de Mazzarò. Et, vers le soir, tandis que le soleil se couchait, rouge comme le feu, et que la campagne se voilait de tristesse, on rencontrait, par longues files, les charrues de Mazzarò, revenant des champs, avec les bœufs qui traversaient le gué à pas lents, le museau plongé dans l'eau sombre. Et l'on voyait dans les pâturages lointains de la Canzaria, sur la pente désolée, les énormes taches blanches des troupeaux de Mazzarò ; on entendait le pipeau du pâtre résonner de gorge en gorge, ainsi que, de temps à autre, la sonaille des bêtes et le chant solitaire perdu dans la vallée. Tout appartenait à Mazzarò. Jusqu'au soleil, semblait-il, qui se couchait, aux cigales qui chantaient et aux oiseaux qui, d'un vol bref, alimenter se blottir derrière les mottes ; jusqu'au sifflement du petit-duc dans la forêt.

On aurait dit que Mazzarò s'étendait, ici de tout son long, immense comme sa terre, et qu'on lui marchait sur le ventre. Or, c'était un homme minuscule, à ce que disait le loueur de litière : à le voir, vous ne lui auriez pas donné un centime ; de gros, il n'avait que la panse, et on se demandait comment il faisait pour la remplir, ne mangeant que pour deux sous de pain par jour. Un cochon de riche, oui ! Mais sa tête, à cet homme-là, valait un diamant.

C'est grâce à cette tête comme un diamant, en effet, qu'il avait accumulé toutes ces terres : au début, il y venait du matin au soir, piochant, taillant, moissonnant, sous le soleil, sous la pluie et sous le vent, les pieds nus et sans même un bout de manteau. Tous se rappelaient lui avoir donné des coups de pied au derrière ; tous, aujourd'hui, lui donnaient de l'Excellence et lui parlaient, le bonnet à la main. Et ce n'est pas parce que toutes les Excellences du pays étaient ses débiteurs, qu'il était pour autant devenu fier ! Excellence, pour lui, signifiait plutôt pauvre diable et mauvais payeur. Il portait toujours le bonnet, mais un bonnet de soie noire, son seul luxe. À la fin de sa vie, même, il en était venu à porter le chapeau de feutre, moins cher que le bonnet de soie.

De la terre, Mazzarò en possédait à perte de vue - et il avait la vue longue -, partout, à droite et à gauche, devant et derrière, dans la montagne et dans la plaine. Plus de cinq mille bouches, sans compter les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, qui mangeaient sur son domaine ! Sans compter la sienne, qui mangeait moins que toutes les autres, car notre homme se contentait de deux sous de pain et d'un morceau de fromage qu'il avalait en vitesse, debout, dans un coin de l'un de ces entrepôts aux dimensions d'église, et au milieu d'une poussière de blé si épaisse qu'on ne s'y voyait plus, pendant que les paysans déchargeaient les sacs : ou, pendant la saison des semailles, à l'abri d'une botte de paille, lorsque le vent balaie la campagne gelée : ou encore, par les chaudes journées de la moisson, la tête cachée sous un panier. Il ne buvait pas, ne fumait pas, n'utilisait point de tabac, et pourtant ses terres, le long du fleuve, produisaient un tabac aux feuilles larges et hautes comme un enfant, de celles qui se vendaient quatre-vingt-quinze lires. Il n'avait ni le vice du jeu, ni celui des femmes. En fait de femme, il n'avait jamais eu sur le dos que sa mère — et il avait dû déboursier encore douze tari pour la faire porter en terre.

C'est qu'il avait pensé et repensé, à ce que veut dire «la terre», lorsqu'il allait y travailler nu-pieds, sur cette terre, devenue sienne à présent ! Il avait trimé pour savoir ce que représentent les trois *tari* d'une journée, au mois de juillet, quand on reste quatorze heures de suite, le dos courbé, avec le surveillant à cheval, derrière, qui vous frappe à coups de nerfs de bœuf, si vous faites mine de vous relever.

C'est pourquoi, de sa vie, il n'avait pas laissé perdre une minute qui ne fût consacrée à amasser du bien ; et à présent, ses charrues étaient aussi nombreuses que les longues files de corbeaux qui arrivent dès novembre : et d'autres files de mulets, qui n'en finissaient plus, portaient les semences : les femmes, qui vivaient accroupies dans la boue d'octobre à mars pour récolter ses olives, ne se comptaient pas plus que les pies qui les volaient ; au temps des vendanges, des villages entier accouraient dans ses vignes, et aussi loin qu'on entendait chanter dans la campagne, c'étaient toujours les vendanges de Mazzarò. Et à la moisson, arrivait l'armée des moissonneurs de Mazzarò !

Dame ! pour nourrir tout ce monde avec le pain bis du matin, le pain et une orange amère à midi, plus le goûter et les *lasagne*, le soir — les *lasagne*, on les versait dans des récipients larges comme des baquets ; il fallait de l'argent à poignées, c'est pourquoi, à présent, quand il passait à cheval, derrière la file de ses moissonneurs, un nerf de bœuf à la main, il n'en perdait pas un seul de vue, répétant sans cesse : «Allons, les gars, courbons-nous !» A longueur d'année, la main à la poche, il déboursait et, quand venait l'impôt foncier, le Roi lui prenait tant que Mazzarò, chaque fois, en avait la fièvre.

Chaque année, cependant, tous ces entrepôts, aux dimensions d'église, se remplissaient de blé, même qu'il fallait ouvrir le toit pour l'y faire entrer complètement ; et chaque fois que Mazzarò vendait son vin, il fallait plus d'une journée pour compter la somme, toute en pièces d'argent de douze tari ; car, en échange de sa marchandise, il ne voulait pas de ces billets de banque crasseux, il n'allait en acheter que lorsqu'il devait payer le Roi ou les autres ; et aux foires, les troupeaux de Mazzarò occupaient tout l'emplacement, encombrant même les rues et prenant une bonne demi-journée pour défiler ; si bien que le saint, avec la fanfare, devait parfois changer de parcours et céder le pas.

Tous ces biens, il les avait acquis par lui-même, avec ses mains et son esprit, passant des nuits blanches, dévoré par la fièvre - anxiété ou malaria - se démenant du matin au soir, se baladant sous le soleil et sous la pluie, usant ses bottes et ses mules - lui seul ne s'usait pas, soutenu par la seule pensée de sa terre qui était tout pour lui : car il n'avait au monde ni enfant, ni neveu, ni famille : rien d'autre que sa terre. Quand un homme est ainsi fait, cela signifie qu'il est fait pour la terre.

Et la terre, aussi, était faite pour lui. el comme aimantée par lui ; car la terre aime rester avec qui sait la soigner, et non avec qui la gaspille, comme ce baron, naguère patron de Mazzarò, qui l'avait recueilli nu comme un ver dans ses champs et qui avait possédé tous ces prés, tous ces bols, toutes ces vignes et tous ces troupeaux : quand il venait sur ses terres à cheval, avec ses gardes, on aurait dit le Roi ; de plus, on lui préparait le gîte et le couvert, à cet imbécile, de sorte que chacun, sachant l'heure et le moment de son arrivée, s'arrangeait pour ne pas être pris la main dans le sac.

«Celui-là, il fait tout pour qu'on le vole !», disait Mazzarò ; et, lorsque le baron lui flanquait son pied au derrière, il éclatait de rire, et se trottait l'échine en marmonnant : «Un imbécile, ça reste à la maison !» ou : «La terre n'est pas à celui qui la possède, mais à qui sait la travailler !» Lui, en revanche, après avoir constitué son domaine, n'envoyait personne dire qu'il viendrait surveiller la moisson, ou la vendange, ni quand, ni comment ; il survenait à l'improviste, à pied ou à dos de mulet, sans garde, avec un morceau de pain dans sa poche ; et il dormait à côté de ses gerbes, l'œil ouvert, le fusil entre les jambes.

C'est ainsi que peu à peu Mazzarò devint propriétaire de toutes les terres du baron ; celui-ci commença par sortir de son oliveraie, puis de ses vignes, puis de ses pâturages, puis de ses fermes et, enfin de sa demeure elle-même ; bref, il ne se passait pas de jour sans qu'il signât quelque lettre de change, et Mazzarò, dessous, apposait sa brave petite croix. Il ne resta plus au baron que l'écu de pierre qui autrefois ornait sa porte cochère, la seule chose qu'il n'avait pas voulu vendre à Mazzarò :

«Cela seul, de tous mes biens, n'est pas pour toi !» Et c'était vrai : Mazzarò ne sachant qu'en faire ne l'aurait pas payé deux sous. Le baron le tutoyait toujours, mais ne lui donnait plus de coups de pied.

«C'est bien beau d'avoir une fortune comme Mazzarò», disaient les gens : mais ils ne savaient pas ce qu'il avait fallu pour édifier une telle fortune : que de pensées, que d'efforts, que de mensonges et de risques d'aller au baigne ; et combien cette tête, pareille à un diamant, avait travaillé, nuit et jour, plus qu'une meule de moulin, pour acquérir cette terre ; si le propriétaire d'un champ limitrophe s'obstinait à ne pas le céder ou menaçait Mazzarò au collet, il fallait trouver un stratagème pour l'obliger à vendre et lui faire lâcher prise, en dépit de la méfiance paysanne. Notre homme se mettait, par exemple, à vanter la fertilité d'une terre qui, en fait, ne produisait pas même du lupin ; et il arrivait à la faire passer pour une terre promise, jusqu'au jour où le pauvre diable se laissait convaincre de la prendre en fermage, histoire de spéculer un peu : il y perdait alors son loyer, sa maison et son champ, que Mazzarò s'empressait de racheter pour une bouchée de pain ! Et quelles contrariétés Mazzarò ne devait-il pas supporter ! Les métayers venaient se plaindre de la mauvaise année, les débiteurs lui envoyaient en procession leurs femmes, qui s'arrachaient les cheveux et se frappaient la poitrine pour le conjurer de ne pas les jeter à la rue, en leur confisquant leur âne ou leur mulet, car la famille n'avait pas de quoi manger.

— Vous voyez ce que je mange, moi ? leur répondait-il. Du pain et des oignons ! Mais aussi j'ai des entrepôts pleins à craquer, et c'est moi le propriétaire de ces terres.

Si, de tous ses biens, on lui demandait une poignée de fèves, il disait :

— Alors quoi ? Vous croyez que je les ai volées ? Vous ne savez pas ce que ça coûte à ensemer, à bêcher, à récolter ? Et quand on lui demandait de l'argent, il répondait qu'il n'en avait pas.

C'était vrai. Jamais il n'avait plus de 12 tari en poche. Il lui fallait tellement dépenser pour faire fructifier sa terre que l'argent entrait et sortait de sa maison comme un fleuve. Du reste, l'argent ne lui importait guère, ce n'était pas du solide, à son avis ; aussi à peine avait-il réuni une certaine somme, qu'il achetait un bout de terre ; car il voulait arriver à posséder autant de terre que le Roi, à être mieux que le Roi même, puisque le Roi ne peut ni la vendre, ni dire qu'elle lui appartient.

Une seule chose le chagrinait : c'est qu'il commençait à se faire vieux, et que sa terre, il devrait la laisser où elle était. C'est une injustice du Seigneur, qu'après avoir usé sa vie à acquérir de la terre, quand on arrive à en avoir, et qu'on en voudrait encore, il faille l'abandonner ! Et il restait des heures entières, assis sur une corbeille, le menton dans les mains, à regarder ses vignes qui verdoyaient sous ses yeux, ses champs d'épis qui ondoyaient comme une mer, et ses oliviers qui voilaient la montagne comme de la brume ; et si un gamin à demi nu passait devant lui, courbé sous la charge, comme un âne fatigué, par jalousie il lui lançait son bâton à travers les jambes : «Voyez celui-là, qui a toute la vie devant lui, et qui ne possède rien !»

Aussi, le jour où on lui dit qu'il fallait laisser là sa terre, pour penser à son âme, il sortit dans la cour, comme un fou, en titubant et se mit à tuer à coups de bâton ses canards et ses dindons, en criant :

— O ma terre ! Viens-t'en avec moi !